

garantis par les traités, en particulier celui de parler notre langue et de l'enseigner à nos enfants. Nos compatriotes anglais étaient sous l'impression que nous étions rebelles à l'étude de leur langue, que nous étions des arriérés et des ignorants qui tiendraient le pays dans l'obscurité aussi longtemps qu'ils ne nous auraient pas élevés à leur niveau intellectuel par l'unification des langues ! Mais lorsqu'ils virent nos délégués s'élever, dans leur propre langue, ainsi qu'ont fait messieurs Charles Beau-bien et Adélarde Turgeon, à des hauteurs oratoires qu'ils n'avaient jamais soupçonnées ; lorsqu'ils entendirent sir Lomer Gouin, sir Georges Garneau et autres orateurs canadiens-français manier leur idiôme avec une aisance et une pureté de forme auxquelles leurs hommes publics ne les ont pas habitués ; lorsqu'ils se virent enserrés dans la dialectique de messieurs L.-P. Pelletier et Raoul Dandurand, ils comprirent sans autre argument que les rengaines de leurs politiciens au sujet de notre " éducation arriérée ", de notre " rébellion contre l'étude de l'anglais ", étaient des mythes, et la supériorité du bilinguisme s'imposa nettement à leurs esprits. Quel dommage que Paul-Emile Larmache n'ait pas été de la fête !

Quant aux griefs qu'ils avaient contre nous, ils tenaient si peu debout après quelques échanges d'idées, que, de leur propre aveu, il valait autant ne pas en parler. Après les avoir sollicités de nous les exprimer quand même, voici à quoi ils se réduisaient :

- 1o La différence des cultes et la crainte de la domination papiste.
- 2o La dépossession graduelle de leurs fermes par les canadiens-français.
- 3o Le refus d'acheter de leurs agents s'ils ne parlent pas notre langue.
- 4o La tiédeur de nos compatriotes dans l'enrôlement.

L'honorable juge Pelletier s'est chargé de leur démontrer qu'étant tous chrétiens, nous avons les mêmes croyances religieuses et que si nous avons un chef spirituel qui n'est pas le leur, ils n'ont rien à en craindre dans le domaine politique.

L'honorable sénateur Dandurand leur a fait voir l'inanité des reproches qu'ils nous font au sujet de la colonisation, et leurs propres orateurs en ont rejeté la faute sur l'abaissement de leur natalité. Un exemple frappant nous était récemment fourni par un missionnaire agricole qui citait le cas d'un cultivateur anglais sans enfants et incapable de trouver la main d'oeuvre nécessaire pour moissonner ; il fut très heureux